

Un Rêve de Bonheur

11

(Suite)

L'illusion était donc possible et je l'entretenais. Quel allègement j'éprouvai lorsque j'en compris tout cela. Ces confusions sans cause, ce besoin de mouvement qui m'oppressait, tout cela disparut complètement. Je sentais alors que l'air en face de moi de côté, au-dessus de moi, que j'eusse mes cheveux relevés ou pendants, j'étais toujours sous son regard et je m'imaginais qu'il était aussi satisfait de moi que j'étais moi-même. Je ne le voyais que si, comme tout le monde, l'idée lui fût venue de me dire que j'étais bête. J'en aurais été vivement contrariée. Mais, en revanche, quelle douce sérénité j'éprouvais, lorsque sur un mot prononcé par moi, il me disait d'apaiser ce qu'il s'efforçait de rendre muet.

— Oui, oui, et y a quelque chose en cela. Il faut que je vous l'avoue, vous êtes une brave fille.

Pourquoi ces éloges qui me remplissaient de joie et d'orgueil? Tantôt pour avoir dit que je partageais l'amour du vieux Grégoire pour sa petite-fille, tantôt parce que j'avais été touchée aux larmes par la lecture d'une poésie ou d'une belle histoire, tantôt parce que j'avais préféré Mozart à Schubert. Un tact extraordinaire, une intuition que je n'avais jamais eue, me faisait deviner ce qui était bien et ce qu'on devait aimer.

Mes anciennes habitudes lui déplaisaient. Il suffisait d'un seul mouvement de ses oreilles, d'un regard pour me faire comprendre ce que j'allais dire ou faire; parfois même, je devinais avant qu'il eût parlé, le conseil qu'il allait me donner. Il m'interrogeait du regard et ce regard m'avait déjà arraché la pensée qu'il désirait connaître. Toutes ces idées, mes sentiments, n'étaient plus à moi et s'étudiaient ces sentiments, ces idées qui passaient en moi et venaient illuminer ma vie. J'en arrivais sans m'en apercevoir à juger tout différemment, aussi bien Macha que mes gens, Sonia que moi-même et jusqu'à mes occupations.

Les livres qu'autrefois je liais simplement pour combattre mon ennui devinrent pour moi une source des joies les plus pures, et

ce n'est parce que nous en parlions ensemble, que nous les lisions tous les deux et que c'était lui qui me les apportait. Au préalable, les leçons que je donnais à ma sœur étaient pour moi une pénible obligation que je remplissais uniquement par devoir; mais maintenant qu'il assistait aux leçons, c'était pour moi une grande joie que d'observer les progrès de Sonia.

Apprendre un morceau de musique en entier, m'avait toujours paru chose impossible; et à présent que j'étais certaine qu'il l'écouterait et peut-être me complimenterait, je recommençais avec plaisir quarante fois de suite le même passage, tellement que ma pauvre Macha en fut réduite à se boucher les oreilles avec de l'ouste tandis que moi j'éprouvais un véritable plaisir. Les mêmes vieillissonnes se phrasaient autrement et l'exécution en était bien meilleur. Même Macha, que je connaissais pourtant et que j'aimais comme moi-même, était changée à mes yeux. Maintenant seulement je comprenais que ce n'était pas une obligation pour elle d'être pour nous ce qu'elle avait toujours été, une mère, une amie et une esclave de nos caprices. J'appréciais toute cette abnégation, tout ce dévouement et je lui en étais profondément reconnaissante.

Il m'apprit aussi à considérer nos gens, nos paysans et nos servantes à un point de vue différent de celui que j'avais toujours eu. C'est étrange à avouer, mais, j'avais vécu dix-sept ans au milieu d'eux et plus éloignée d'eux que de certaines personnes que je n'avais jamais vues; je n'avais jamais pensé qu'ils pussent aimer, souffrir, désirer comme moi. Notre jardin, nos bois, nos champs que je connaissais depuis si longtemps, devinrent pour moi tout nouveaux et me révélèrent des beautés inconnues jusqu'alors.

Souvent il me disait: Vive pour les autres, voilà le vrai et le seul bonheur. Il avait bien raison.

Je ne le comprenais pas dans ce temps-là, mais peu à peu, ce principe avait pénétré jusqu'au fond de mon cœur. En un mot, sans rien changer à mon existence, il m'avait initié à une vie nouvelle pleine de douces jouissances.

Tout ce qui m'entourait depuis l'enfance était resté muet pour moi jusqu'au jour où Serge Mikalitch était arrivé, alors tout s'était animé, avait parlé à mon âme, la remplissant de bonheur.

Au cours de cette été, il m'arriva

souvent de remonter dans ma chambre et de me jeter sur mon lit, et là, en place de mes anciennes angoisses, pleines d'espérances de l'avenir, une inquiétude me tourmentait: celle du bonheur présent. Je ne pouvais dormir, je me relevais, je m'asseyais, sur le lit de Macha et je lui disais que j'étais vraiment bien heureuse, ce dont j'eus bien pu me dispenser, car elle le voyait elle-même.

Elle me répondait qu'elle était aussi très heureuse et elle m'embrassait.

Je la croyais, car il me semblait tout naturel que nous fussions tous heureux.

Mais Macha voulait dormir; aussi, feignant d'être fatiguée, elle me renvoyait et s'endormait; moi au contraire je repassais en moi-même toutes les raisons qui faisaient que j'étais si heureuse.

Quelquefois je redescendais de mon lit, je m'agenouillais et remerciais Dieu de tout mon cœur du bonheur qu'il m'accordait.

Dans ma chambre, tout était calme. On n'entendait plus que la respiration lente de Macha endormie. Je me retournais, murmurais une dernière prière en me signant et baisant la croix suspendue à mon cou. Les portes étaient fermées, les volets clos, seul, un bourdonnement de mouche parvenait à mon oreille.

Je désirais alors ne jamais quitter cette chambre, je n'aurais pas voulu que le matin vint me faire disparaître cette atmosphère entièrement imprégnée de mon âme et dont j'étais enveloppée.

Il me semblait que mes rêves, mes pensées, mes prières étaient autant d'êtres animés vivant avec moi dans ces ténèbres volant autour de mon lit, s'anant au-dessus de ma tête. Chacune de mes pensées était sa pensée, chacun de mes sentiments, son sentiment. J'ignorais alors que ceci était tout simplement de l'affection, de l'amour, et je pensais qu'il en était toujours ainsi.

III

Un jour, à l'époque de la moisson, après le dîner, nous descendîmes au jardin, Macha, Sonia et moi, et nous allâmes nous asseoir sur notre banc favori, au pied d'un tilleul.

De là, notre regard embrassait une grande étendue.

Depuis trois longs jours nous n'avions pas vu Serge Michalowitch et nous l'attendions d'autant plus sûrement qu'il avait promis à no-

tre intendant d'examiner la moisson.

Vers deux heures, nous l'aperçûmes enfin qui arpentait un champ de seigle.

Macha me regarda en souriant et fit apporter des pêches et des cerises qu'il aimait beaucoup; puis elle s'étendit sur le banc pour se reposer.

J'arrachai alors une petite branche de tilleul, dont les feuilles lisaient de sève et tout en éventilant Macha je continuai de lire et d'écouter le sentier par lequel il venait venir.

Quand à Sonia, elle était fort sorbée par son ardeur à construire un berceau de verdure pour sa poupée, entre deux racines de tilleul.

La journée était lourde, sans soufflé d'air; on était comme dans une étuve; les nuages s'amoncelaient, il y avait eu une menace d'orage qui m'avait beaucoup inquiétée, comme je le suis toujours dans de pareilles circonstances. Mais depuis midi, les nuages étaient dispersés, le soleil avait paru dans un ciel serein; le tonnerre ne grondait plus que sur un seul point; de temps en temps l'éclair traversait en pâles zigzags une grosse nuée élevée au-dessus de l'horizon. Il devenait évident que nous n'avions plus rien à craindre pour le restant de la journée.

Sur la route qu'on apercevait en place en place derrière le jardin on entendait un bruit de voiture, un bruit lent et sourd d'une charrée pleine de gerbes, vacarme rapide des télégraphes vides, ou les pas pressés de leurs conducteurs, dont les chemises s'agitaient au vent. La paisse poussière soulevée en tourbillons ne s'envolait ni ne retombait; elle restait comme suspendue au-dessus des haies, sur les feuilles transparentes des arbres.

Plus loin, près de la grange, les voix se mêlaient, d'autres grincements de roues se confondaient là les gerbes dorées, amenées lement devant l'enclos, volaient main en main, s'amoncelant, formant d'énormes meules et les houettes des paysans s'agitaient l'entour.

Devant moi, au milieu des champs poudreux, encore des charriots en mouvements, encore de nouvelles gerbes jaunissantes, dans l'éloignement, le bruit des roues, des voix et des chansons venaient toujours jusqu'à moi.

Tandis que d'un côté, le champ moissonné se faisait de plus en plus désert, j'apercevais à droite